

ELIZABETH  
HOYT

*Liaison inconvenante*



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI  
LU  
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

## **Elizabeth Hoyt**

Née aux États-Unis, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivaine. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme de Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

Liaison inconvenante

**LES TROIS PRINCES**

- 1 – Puritaine et catin  
*N° 8761*
- 2 – Liaison inconvenante  
*N° 8889*
- 3 – Le dernier duel  
*N° 8986*

**LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS**

- 1 – Les vertiges de la passion  
*N° 9162*
- 2 – Séduire un séducteur  
*N° 9229*
- 3 – Le reclus  
*N° 9309*
- 4 – Le revenant  
*N° 9360*

**LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE**

- 1 – Troubles intentions  
*N° 9735*
- 2 – Troubles plaisirs  
*N° 9899*
- 3 – Désirs enfouis  
*N° 10001*
- 4 – L'homme de l'ombre  
*N° 10165*
- 5 – Le lord des ténèbres  
*N° 10506*
- 6 – Le duc de minuit  
*N° 10618*
- 7 – Cher monstre  
*N° 11081*
- 8 – Garde du coeur  
*N° 11303*
- 9 – Le lion et la colombe  
*N° 11478*
- 10 – Le duc de Montgomery  
*N° 11729*
- 11 – L'amour de tous les dangers  
*N° 11889*

- 12 – Quand tombent les masques  
*N° 12149*

**LES GREYCOURT**

- 1 – Ma sorcière adorée  
*N° 12655*
- 2 – Parce que je vous aime  
*N° 13216*

ELIZABETH  
HOYT

LES TROIS PRINCES - 2

Liaison  
inconvenante

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Danny Osborne*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

THE LEOPARD PRINCE

*Éditeur original*

Warner Forever, a trademark of Time Warner Inc.  
Used under license by Hachette Book Group USA,  
which is not affiliated with Time Warner Inc.

© Nancy M. Finney, 2007

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2008

*À ma sœur, Susan*





*Angleterre, Yorkshire, septembre 1760*

Peu de temps après que la calèche se fut renversée et juste avant que les chevaux se soient enfuis, lady Georgina Maitland avait remarqué que son intendant était un homme. Enfin, façon de parler. De prime abord, il ne lui avait tout de même pas échappé que Harry Pye était un humain de sexe masculin. Pas un instant elle ne l'avait pris pour un lion, un éléphant ou une baleine, bien sûr que non. Il n'entrait pas dans la catégorie « animaux ». Quoique, bien que classées dans cette catégorie, les baleines n'étaient pour Georgina que de très gros poissons. Ce qui lui était venu soudain à l'esprit, donc, c'était simplement que Harry était l'archétype du mâle, une indiscutable évidence.

Debout sur la route qui conduisait, à travers un paysage désolé, à East Reading dans le Yorkshire, elle avait froncé les sourcils. Les collines couvertes d'ajoncs étiraient leurs ondulations à perte de vue, se fondant dans l'horizon gris. Le crépuscule tombait. L'orage grondait. Pour Georgina, ils se seraient trouvés au bout du monde, cela n'aurait pas fait de différence.

— Monsieur Pye, à votre avis, une baleine est-elle un animal ou un gros poisson ? avait-elle crié dans le vent.

Harry Pye avait haussé ses épaules pitoyablement couvertes d'une chemise de batiste mouillée. L'étoffe lui collait à la peau et le spectacle, de l'avis de Georgina, était charmant. Plus tôt, il avait enlevé manteau et gilet pour aider John le cocher à détacher les chevaux de la calèche renversée.

— Un animal, madame.

Comme toujours, la voix de Pye était profonde, grave, légèrement râpeuse. Georgina ne l'avait jamais entendu hausser le ton, ni montrer la moindre irritation ou exaltation. Il avait conservé son équanimité lorsqu'elle avait insisté pour qu'il fasse le voyage avec elle jusqu'à son domaine du Yorkshire, n'avait pas bougé un cil quand l'orage les avait surpris en route et ralenti jusqu'à un train de tortue. Et lorsque la calèche, vingt minutes auparavant, avait chaviré, il était resté de marbre.

Fort agaçant, tout cela.

— Pensez-vous être capable de réparer la voiture, monsieur Pye ?

Tout en contemplant le véhicule accidenté, elle avait remonté le col de sa cape trempée sur son menton. La portière ne tenait plus que par une charnière et battait au gré du vent. Deux roues étaient écrasées, et l'essieu arrière formait un angle anormal. La question était donc idiote et superflue. Mais M. Pye s'était abstenu de montrer qu'il la jugeait idiote et superflue.

— Non, madame, s'était-il borné à répondre, impavide.

Georgina avait soupiré. Que personne n'ait été blessé ou tué relevait du miracle. La pluie avait rendu la route glissante et à la sortie du dernier virage, la calèche avait commencé à tanguer puis déraiper. Assis à l'intérieur, Georgina et Pye avaient entendu le cocher hurler tout en essayant de redresser son attelage. Pye avait sauté de sa banquette sur celle de Georgina, à la manière d'un énorme chat, et saisi la jeune femme dans ses bras sans lui laisser le loisir de

dire quoi que ce soit. La chaleur du corps de l'intendant l'avait aussitôt enveloppée. Le nez enfoui dans sa chemise, elle avait humé un parfum de linge propre et d'homme, jusqu'au moment où la calèche s'était couchée dans le fossé dans un sinistre craquement. Les chevaux avaient poussé des hennissements et la calèche leur avait fait écho à sa manière, comme si elle protestait contre le sort qui lui était infligé. Georgina avait si violemment agrippé le manteau de M. Pye qu'il avait laissé échapper un petit cri. Très vite, le calme était revenu. La voiture gisait sur le flanc et M. Pye, grande couverture chaude et douce, gisait sur Georgina. À cette différence près que l'intendant était autrement plus lourd qu'une couverture.

Il s'était excusé, puis dégagé, avant de grimper sur le siège afin d'ouvrir la portière au-dessus d'eux. Il avait réussi à s'extirper de l'habitacle et tiré Georgina par le poignet, qu'elle avait dû ensuite masser tant il était douloureux. Cet homme était tellement fort que c'en était déconcertant. En le voyant, on ne l'imaginait pas doté d'une pareille puissance. À un moment, il avait soulevé Georgina d'un seul bras. Or elle était loin d'être une petite créature chétive.

Le cocher avait crié quelques mots, emportés par le vent, mais l'éclat de sa voix avait ramené la jeune femme au présent. John avait dételé la jument.

— Montez-la et galopez jusqu'au village voisin, lui avait ordonné Pye. Essayez de trouver une voiture à nous envoyer. Je vais rester ici avec madame.

Le cocher s'était juché sur le dos de la bête et l'avait piquée des talons. En quelques secondes, cheval et cavalier s'étaient fondus dans la pluie qui se mêlait au brouillard.

— À quelle distance est le prochain village, monsieur Pye ?

— Vingt ou vingt-cinq kilomètres, avait répondu l'intendant en essayant de dégager de ses sangles l'une des trois bêtes restantes.

Georgina l'avait observé pendant qu'il s'activait. Mis à part le fait qu'il soit mouillé, Harry Pye n'était guère différent par rapport à ce matin, quand ils avaient quitté l'auberge à Lincoln. C'était un homme de taille moyenne, plutôt mince, aux cheveux bruns, ni châains ni auburn, non, bruns, qu'il attachait en catogan, négligeant pommades ou poudres. Et il était vêtu de brun : culotte, gilet et manteau. À croire qu'il s'agissait là d'un camouflage. Seuls ses yeux d'un vert émeraude intense, dans lesquels brillait parfois une lueur – peut-être un signe d'émotion –, apportaient une touche de couleur à sa personne.

— Je vous demande cela parce que j'ai froid, avait précisé Georgina.

Pye avait relevé les yeux, regardé les mains tremblantes de la jeune femme qu'elle pressait sur sa gorge.

— Je suis désolé, madame. J'aurais dû me rendre compte que vous étiez glacée.

Puis il avait concentré son attention sur le hongre terrifié qu'il s'efforçait de libérer. Il devait avoir les mains aussi frigorifiées que les siennes, avait songé Georgina, mais cela ne l'empêchait pas de s'en servir avec précision.

— Il y a une bergerie non loin d'ici, madame. Nous pouvons monter ce cheval et celui-ci. L'autre est blessé.

D'un mouvement de tête, il avait montré la troisième bête.

— Vraiment ? Comment pouvez-vous en être sûr ?

Georgina n'avait rien remarqué. Les trois chevaux grelotaient et roulaient des yeux, terrifiés par les rafales de vent. Celui qu'avait désigné Pye ne semblait pas en plus mauvais état que les autres.

— Elle souffre de la jambe postérieure droite.

Pye avait poussé un grognement à l'instant où il fournissait un gros effort et soudain, comme par magie, tous les chevaux avaient été détachés de la calèche, mais toujours attelés ensemble.

— Holà, doucement, ma belle ! avait-il dit à la bête de tête.

De sa main bronzée, il avait caressé avec tendresse l'encolure de l'animal. Deux phalanges de son annulaire gauche manquaient.

Georgina s'était tournée vers les collines, songeuse. Un serviteur... Un intendant se situait à peine un cran au-dessus d'un serviteur, n'est-ce pas ? Pour bien faire, il aurait dû être asexué. Évidemment, on savait que ces gens-là avaient une existence en dehors de la maison du maître, une vie privée avec tout ce que cela impliquait. Mais tout de même, c'était tellement plus simple de les voir comme des êtres sans sexe. Comme des chaises. On avait envie d'une chaise lorsque l'on était fatigué. Sinon, on ne pensait jamais à ces pièces de mobilier. Il convenait de ne jamais penser non plus aux serviteurs quand on n'avait pas besoin d'eux. Imaginez une chaise dotée de conscience et témoin d'un nez qui coulait... S'interrogeait-on sur les idées qui traversaient l'esprit d'une chaise ? Non, bien sûr. Pas davantage, on ne se faisait la réflexion qu'elle avait de beaux yeux.

Les chaises n'avaient pas d'yeux, beaux ou laids. Mais les hommes, si.

Tout particulièrement Harry Pye.

Georgina avait pivoté vers lui.

— Qu'allons-nous faire du troisième cheval ?

— Nous laisserons cette jument ici.

— Sous la pluie ?

— Oui.

— Ce ne sera pas bon pour elle.

— Non, madame.

Pye avait carré de nouveau les épaules, mouvement que Georgina trouvait particulièrement fascinant et qu'elle aurait aimé l'amener à faire plus souvent.

— Peut-être devrions-nous la prendre avec nous.

— Impossible, madame.

— En êtes-vous certain ?

L'intendant s'était tourné lentement vers Georgina. Un éclair avait illuminé le ciel à cet instant, et elle avait vu luire ses yeux verts. Un frisson lui avait couru le long de l'échine. Le tonnerre avait éclaté quelques secondes plus tard, comme pour annoncer l'apocalypse.

Georgina s'était recroquevillée.

Pye, lui, s'était raidi.

Et les chevaux avaient pris le mors aux dents et filé au grand galop.

— Oh, mon Dieu, geignit Georgina, il semble bien que nous soyons dans l'embarras.

La pluie ruisselait le long de son nez délicat.

Dans l'embarras ? Carrément dans le pétrin, oui, se dit Harry en fixant la route. Les chevaux avaient disparu à un train d'enfer, comme s'ils avaient le diable à leurs trousses. Aucun signe de ces fichues bêtes. À la vitesse où elles allaient, elles ne s'arrêteraient pas avant au moins un kilomètre. Inutile de se fatiguer à les poursuivre dans cette gadoue.

Il regarda sa maîtresse – son employeur depuis moins de six mois. Les lèvres aristocratiques de lady Georgina étaient bleues, et la fourrure qui bordait le col de sa cape évoquait un cadavre de rongeur noyé. Elle ressemblait davantage à une cocotte en guenilles qu'à une fille de comte. Bon sang, mais que faisait-elle là ? Sans elle, il aurait chevauché de Londres à son domaine du Yorkshire, et serait arrivé un jour plus tôt à Woldsly Manor. À cette heure-ci, il aurait déjà pris un bon repas chaud devant la cheminée de son cottage, au lieu de se geler les bijoux de famille, debout au milieu d'une route sous l'orage, à la nuit tombante. Mais lors de son dernier déplacement à Londres, alors qu'il était venu présenter le bilan d'exploitation de son domaine à lady Georgina, celle-ci avait décidé qu'il l'accompagnerait à Woldsly Manor. Dans sa calèche, à laquelle il

avait donc fallu atteler les chevaux, et qui maintenant gisait piteusement dans le fossé, quasiment réduite à l'état de bois de chauffage.

Il réprima un soupir.

— Pouvez-vous marcher, madame ?

Lady Georgina écarquilla ses yeux bleu lavande.

— Mais oui. Je marche depuis l'âge de onze mois.

— Très bien.

Harry enfila gilet et manteau, négligeant de les boutonner. Ils dégoulinèrent d'eau. Comme lui. Puis il récupéra, après force contorsions, les plaids de voyage en fourrure dans la voiture. Dieu merci, ils étaient secs. Il les roula avant de décrocher la lanterne encore allumée, puis attrapa lady Georgina par le coude. Par précaution. Pour que son auguste postérieur n'échoue pas dans la boue. Elle avait assuré savoir marcher, mais peut-être se leurrait-elle. Cela fait, il entreprit de gravir la colline couverte d'ajoncs.

Au début, lorsque lady Georgina lui avait fait part de son désir d'aller dans le Yorkshire, il s'était dit qu'il s'agissait d'un caprice puéril. La lubie d'une femme qui ne s'était jamais demandé d'où venait la viande dans son assiette ou les bijoux sur son décolleté. Pour lui, ceux qui ne travaillaient pas pour assurer leur existence avaient souvent des idées frivoles. Mais plus il passait de temps en compagnie de lady Maitland, plus il doutait qu'elle fût une femme frivole. D'accord, elle tenait parfois des raisonnements stupides, mais il s'était rendu compte qu'elle les émettait pour plaisanter. Elle était plus intelligente que la plupart des dames de la bonne société. Ne faisant rien sans raison, il soupçonnait qu'en ayant voulu aller avec lui dans le Yorkshire, elle avait une idée derrière la tête.

— Est-ce encore loin ? s'enquit-elle d'un ton plaintif.

Elle était essoufflée, son visage d'ordinaire d'un teint de lait était marqué de deux taches rouges sur les joues.

Harry scruta les collines noyées de pluie, en quête d'un repère. Ce chêne tordu, là-bas, avait une allure familière.

— Non, pas très.

Du moins l'espérait-il. Cela faisait des années qu'il n'avait pas arpenté ces collines. Il se trompait peut-être quant à la localisation de la cabane de berger. Ou alors, depuis le temps, elle s'était effondrée.

— Je suis sûre que vous êtes très doué pour allumer un feu, monsieur P... Pye, fit-elle en claquant des dents.

Elle avait besoin de se réchauffer, constata Harry. S'il ne trouvait pas la cabane, il serait obligé de l'abriter sous les plaids pris dans la voiture.

— Aucun problème, madame. Je fais cela depuis mes quatre ans.

Remarque qui arracha un petit sourire à Georgina. Leurs regards se croisaient quand un éclair illumina les collines, révélant un mur de pierre.

— Voilà la cabane !

Finalement, la petite bâtisse était toujours debout. Quatre murs, un toit de chaume noirci par l'âge et la pluie.

Quelques instants plus tard, ils atteignaient la porte, que Harry ouvrit en deux coups d'épaule. Il leva haut la lanterne. De minuscules formes s'égaillèrent aussitôt en tous sens. Il frissonna.

— Seigneur, quel remugle ! s'écria Georgina en entrant.

Elle agita la main devant son nez rosi par le froid. Harry referma la porte.

— Je suis désolé, madame.

— Désolé ? Pourquoi ne m'intimez-vous pas plutôt de me taire et de me réjouir d'être à l'abri de la pluie ?

— Je ne me le permettrais pas, madame.

Il se dirigea vers la cheminée qui contenait encore des bûches à moitié brûlées couvertes de toiles d'araignées.



— Oh, allons, monsieur Pye, je sais que vous en mourez d'envie...

Quatre chaises branlantes entouraient une table bancale sur laquelle Harry posa la lanterne. Puis il prit une chaise et la fracassa contre les pierres de la cheminée. Georgina sursauta.

— Non, je n'en meurs pas d'envie, madame.

— Vraiment pas ?

— Vraiment pas.

Il s'agenouilla et entreprit de garnir le foyer des débris de la chaise.

— Ce que vous faites là me semble très efficace, monsieur Pye.

Il approcha la flamme de la lanterne des bûchettes de fortune, attentif à ne pas l'éteindre au cours de l'opération. Le feu prit aussitôt. Il ajouta du bois.

— Mmm... Quel délice, dit Georgina d'une voix de gorge.

Elle se tenait juste derrière lui. Un instant, Harry eut l'impression que son intonation et ses paroles recelaient un deuxième sens. Dans un contexte différent, il les aurait interprétées autrement et...

Il se hâta de chasser ce genre de pensée et se retourna.

Georgina tendait les mains vers la flambée. Ses cheveux roux, en séchant, formaient des bouclettes autour de son front. Sa peau d'albâtre rayonnait dans l'éclat des flammes. Elle grelottait toujours.

— Je crois, commença Harry après s'être éclairci la gorge, que vous devriez ôter votre robe mouillée et vous envelopper dans les plaids.

Il alla chercher le rouleau de couvertures qu'il avait posé à côté de la porte. Georgina eut un rire étouffé.

— Jamais je n'ai entendu de suggestion aussi inconvenante !

— Ce n'était pas mon intention d'être inconvenant, madame, dit Harry en lui tendant les plaids. Si je vous ai offensée, j'en suis fort marri.

Avant de se détourner, il eut le temps de lire de l'amusement dans ses yeux bleus. Hâtivement, il pivota sur ses talons et offrit son dos à sa maîtresse. Dans l'instant qui suivit, il y eut des bruits de tissu froissé. Il s'obligea à brider ses pensées, et les images qui les accompagnaient. Non, il n'imaginerait pas les épaules nues de Georgina, ne...

— Vous n'avez pas été inconvenant, monsieur Pye. D'ailleurs, je commence à me dire que vous en seriez incapable.

Si elle savait... songea Harry, éperdu. De nouveau, il s'éclaircit la gorge mais garda le silence et entreprit d'examiner la cabane. Sur trois côtés. Surtout pas derrière lui. Pas de placard à provisions. Seulement cette table et ces chaises. Quelle guigne. Il était affamé.

Le friselis d'étoffe cessa.

— Vous pouvez vous retourner, monsieur Pye.

Il rassembla son courage puis obéit.

Georgina était emmitouflée de fourrures. Ses lèvres avaient recouvré leur habituelle couleur rose. Bien.

Elle sortit un bras nu de l'amas de fourrures et pointa l'index sur un plaid accroché à côté de la cheminée.

— Je vous ai laissé celui-ci, monsieur Pye. Je suis trop bien pour bouger, aussi me bornerai-je à fermer les yeux lorsque vous vous déshabillerez. Je promets de ne pas vous épier si vous décidez de vous défaire de vos vêtements.

Harry suivit le bras du regard, remonta jusqu'aux yeux bleus malicieux.

— Merci.

Le bras disparut. Lady Georgina sourit, puis baissa les paupières.

Pendant un moment, Harry se borna à la fixer. Ses cils mordorés formaient deux arcs sur sa peau pâle. Un sourire flottait toujours sur ses lèvres. Elle avait le nez fin et un peu trop allongé, les angles de son

visage étaient un peu trop aigus. Debout, elle était presque aussi grande que lui. Lady Georgina n'était pas à proprement parler une beauté, et pourtant il avait un mal fou à contrôler ses émotions quand elle était près de lui. Il y avait quelque chose dans sa façon de pincer les lèvres lorsqu'elle se moquait de lui, dans le mouvement de ses sourcils qui formaient alors un accent circonflexe, qui l'émoustillait. Le visage de cette femme l'attirait comme un aimant.

Il se mit torse nu et s'enroula dans la couverture.

— Vous pouvez ouvrir les yeux, madame.

Les paupières se relevèrent aussitôt.

— Bien. Maintenant, nous avons tous les deux l'air de Russes prêts à affronter l'hiver sibérien. Dommage que nous n'ayons pas en plus un traîneau avec des clochettes, dit Georgina en lissant la couverture sur ses genoux.

Harry hocha la tête. Le feu crépitait dans le silence alors qu'il cherchait sur quoi concentrer ses pensées et son regard. Il fallait absolument qu'il cesse de dévorer sa maîtresse des yeux !

Pas de nourriture dans la cabane... se répéta-t-il. Rien d'autre à faire qu'attendre l'aube. Comment s'occupaient les gens de la haute quand ils passaient la soirée seuls dans leurs somptueux salons ?

Lady Georgina cessa soudain de caresser sa couverture et frappa dans ses mains, comme pour les obliger à mettre un terme à leur manège.

— Connaîtriez des histoires par hasard, monsieur Pye ?

— Des histoires, madame ?

— Mmm. Oui, des histoires. Contes de fées, plus précisément : je les collectionne.

— Ah.

Harry se sentait dérouté. Décidément, les aristocrates étaient des gens bizarres.

— Puis-je savoir comment vous vous y prenez pour les collectionner ?

— En demandant.

Elle se riait de lui, constata-t-il, vexé.

— Vous seriez étonné de découvrir le nombre d'histoires entendues dans leur enfance dont se souviennent les gens, enchaîna-t-elle. Évidemment, les vieilles nourrices et les nurses sont les meilleures sources. Je crois avoir prié toutes mes relations de me mettre en contact avec leur vieille nourrice ou leur ancienne nurse. La vôtre est-elle encore en vie ?

— Je n'ai eu ni nourrice ni nurse, madame.

— Ah bon ? Quelqu'un vous a tout de même raconté des histoires. Votre mère, peut-être ?

Il prit le temps de placer un barreau de chaise dans le feu avant de répondre.

— Le seul conte que je me rappelle, c'est *Jack et le Haricot géant*.

Georgina lui lança un regard navré.

— Ne pouvez-vous faire mieux que cela, monsieur Pye ?

— J'ai bien peur que non.

À vrai dire, il connaissait d'autres histoires. Toutes aussi impropres les unes que les autres aux oreilles féminines.

— Moi, monsieur Pye, j'en ai entendu une fort intéressante récemment. C'est la cuisinière de ma tante qui me l'a racontée lors de sa visite à ma propre cuisinière à Londres. Aimeriez-vous que je vous la narre ?

Non. Surtout pas. La dernière chose dont il eût besoin, c'était de renforcer cette intimité entre lui et sa maîtresse engendrée par les événements.

— Oui, madame.

Georgina prit une profonde inspiration.

— Il était une fois un roi très puissant qui avait un léopard pour serviteur.

Elle s'interrompit, s'agita sur sa chaise.

— Je sais ce que vous pensez, monsieur Pye. Mais la suite n'est pas telle que vous vous le figurez.

Harry cilla, perplexe. Il ne se figurait rien du tout.

— Madame... ?

— Non, non, le roi n'est pas le héros car il meurt tout de suite.

Elle marqua une nouvelle pause et le regarda intensément. Manifestement, elle attendait une question.

— Ah, fit Harry, incapable de trouver mieux à dire.

Apparemment, la syllabe satisfit Georgina qui reprit :

— Le léopard portait une chaîne d'or autour du cou. C'était un esclave, comprenez-vous. Mais j'ignore dans quelles circonstances il avait été réduit à cette condition. La cuisinière de ma tante ne l'a pas dit. Quoi qu'il en soit, alors que le roi était à l'agonie, il demanda au léopard de servir son successeur, à savoir son fils. Ce qui ne me semble pas très correct, n'est-ce pas ? Je veux dire, en principe, on émancipe les serviteurs loyaux avant de passer de vie à trépas.

Derechef, elle s'agita sur son siège.

— Peut-être seriez-vous mieux par terre, madame. Votre cape est pratiquement sèche. Je pourrais m'en servir pour vous installer un lit de fortune.

— Quelle bonne idée...

Harry étala la cape à même le sol et fit une boule de ses propres vêtements en guise d'oreiller. Georgina s'étendit dès que la couche fut prête.

— Voilà qui est un progrès, approuva-t-elle. Vous seriez bien avisé de vous allonger aussi. Je pressens que nous resterons ici jusqu'au matin.

Oh, mon Dieu...

— Je ne crois pas que ce soit judicieux, madame.

— Monsieur Pye, ces chaises sont dures. Venez vous coucher. Au moins sur les fourrures ! Je vous promets de ne pas vous mordre.

Les mâchoires serrées, Harry comprit qu'il devait s'exécuter. Il n'avait pas le choix. Il venait de recevoir un ordre.

— Merci, madame.

Il s'assit, veillant bien à ménager de l'espace entre Georgina et lui. Ordre ou pas, il était hors de question qu'il s'allonge et se plaque contre cette femme. Il ramena les genoux sous son menton et les entourra de ses bras.

— Vous êtes têtu, n'est-ce pas, monsieur Pye ?

Il la regarda. Elle bâilla.

— Où en étais-je ? Ah, oui. Au nouveau roi. Alors... la première chose qu'il ait faite a été de tomber amoureux d'une belle princesse dont il avait vu le portrait qu'un émissaire, ou un messenger, enfin peu importe, lui avait montré.

Encore un bâillement, qui cette fois s'acheva sur un couinement languide. Incrédule, Harry se rendit compte que le petit bruit l'avait subitement enflammé. À moins que ce ne fût le parfum qui assaillait ses narines, évocateur d'épices et de fleurs exotiques.

— La princesse avait un teint d'un blanc de neige, des lèvres rouge rubis, des cheveux aussi noirs que du... Oh, à vous de trouver... etc., etc.

Georgina se tut abruptement et dirigea un regard songeur vers le feu. Harry espéra qu'elle en avait fini avec son histoire et lui, du même coup, avec ses tourments.

Mais non. Elle soupira :

— Avez-vous déjà remarqué que ces princes de contes de fées tombent follement amoureux de belles princesses sans les connaître, sans rien savoir d'elles ? Des lèvres rubis, c'est joli, mais cela n'empêche pas que la demoiselle ait un vilain rire ou fasse du bruit en mangeant.

Elle haussa les épaules.

— Quoique, de nos jours, les hommes ont une fâcheuse tendance à se pâmer devant des boucles sombres et lustrées, alors j'imagine que je ne devrais pas chipoter.

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Cela dit sans vous offenser, monsieur Pye.

— Je ne le suis pas, madame.

— Mmm.

Elle semblait dubitative.

— De toute façon, mon prince s'entiche de la princesse à la seule vue du portrait. Quelqu'un lui apprend que le père de la belle la donnera à celui qui sera capable de lui amener le Cheval d'Or, qui est aux mains d'un redoutable ogre. Alors...

Lady Georgina appuya sa tête sur sa main.

— ... il fait mander le Prince Léopard et lui ordonne d'aller quérir ce Cheval d'Or. Que croyez-vous qu'il se passa alors ?

— Je l'ignore, madame.

— Le léopard s'est changé en homme.

Elle ferma les yeux et murmura :

— Imaginez-vous cela ? Il était un homme depuis le début...

Harry attendit la suite, mais elle ne vint pas. Quelques minutes s'écoulèrent et il perçut un léger ronflement.

Il remonta les fourrures sous le menton de lady Georgina, les arrangea autour de son visage, lui caressant fugacement la joue au passage, puis il s'immobilisa pour étudier les contrastes entre leurs peaux. Celle de sa main était si foncée, ses doigts si rugueux... Son pouce se fit aussi aérien qu'une plume lorsqu'il le passa sur la commissure des lèvres de la jeune femme. Comme c'était chaud... et doux. Il inspira profondément, se gorgeant de son parfum, habité par l'étrange sensation de l'avoir déjà humé. Dans une autre vie, ou des lustres auparavant. La frustration le torturait.

Si Georgina Maitland et lui avaient été autres, dans un monde différent...

Il s'empressa de faire taire la petite voix intérieure qui lui susurrerait ces pensées, retira sa main et s'allongea près de lady Georgina, attentif à ne pas la toucher. Puis il riva ses yeux au plafond, et chassa les idées et les émotions qui le perturbaient.

Quand il ferma enfin les paupières, il ne se fit pas d'illusion : il allait s'écouler bien du temps avant qu'il ne s'endorme.

Son nez lui démangeait. Georgina le gratta et sentit de la fourrure. Au près d'elle, quelque chose fit un peu de bruit puis s'arrêta. Elle tourna la tête et rencontra des yeux verts, frais et limpides.

— Bonjour, grommela-t-elle d'une voix enrouée. Elle se racla la gorge.

— Bonjour, madame.

Pye, lui, avait une voix douce, aussi suave que du chocolat chaud.

— Si vous voulez bien m'excuser, madame...

Il se leva. Le plaid glissa, révélant une épaule tendue de peau bronzée, qu'il recouvrit en hâte. À pas feutrés, il sortit de la cabane. Georgina se gratta le nez avec énergie. Rien ne décontenançait donc cet homme ?

Brusquement, elle comprit ce qu'il était allé faire dehors et par ricochet, elle éprouva la même envie pressante. Elle se mit debout, enfila précipitamment sa robe humide, l'agrafa tant bien que mal, négligeant une attache sur deux. Que la robe tienne en place, c'était l'essentiel. Mais elle avait le dos nu. Elle était incapable de se débrouiller seule avec ces maudits crochets. La cape ! Elle la jeta sur ses épaules et prit le même chemin que M. Pye.

Le ciel était plombé de nuages noirs annonciateurs d'une pluie imminente. Harry Pye était hors de vue. Après avoir regardé autour d'elle, elle jeta son dévolu sur un appentis délabré derrière lequel elle se réfugia en poussant un soupir de soulagement.

Lorsqu'elle quitta son abri, M. Pye se tenait devant la porte de la cabane. Il boutonnait son manteau. Il avait déjà rattaché ses cheveux en un catogan qui était loin d'être aussi net qu'à l'accoutumée. Ses vêtements étaient froissés.



Georgina songea que sa propre allure ne devait guère être plus enviable, ce qui l'amusa. Sans doute n'était-ce pas charitable de se réjouir que même Harry Pye fût incapable de passer une nuit sur le sol d'une cahute sans en afficher les effets désastreux au matin.

— Je suggère que, dès que vous serez prête, madame, nous regagnions la route. Le cocher doit peut-être déjà nous attendre.

— Oh, mais je l'espère bien !

Ils firent en sens inverse le chemin de la veille au soir. En pleine lumière, après avoir regardé vers le bas de la colline, Georgina constata avec étonnement que la distance parcourue hier était fort minime. Très vite, ils arrivèrent au pied de la dernière éminence. De là, on voyait la route. Une route bien vide, à part la calèche renversée.

— Eh bien, commenta-t-elle dans un soupir, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à marcher, monsieur Pye.

— Oui, madame.

Ils suivirent donc la route. En silence. Une vilaine brume gorgée d'eau montait du sol, imprégnée d'une légère odeur de pourriture. Les pieds de Georgina s'enfonçaient dans la terre spongieuse, ses bottines étaient trempées, ainsi que le bas de sa robe et ses mollets. Elle aurait donné n'importe quoi pour une tasse de thé et un scone dégoulinant de miel et de beurre. Elle en gémissait presque quand elle se rendit compte qu'un grondement montait derrière eux. Une voiture !

M. Pye leva le bras pour arrêter le fermier sur sa charrette.

— Vous, là ! Halte ! Il faut qu'on nous emmène.

Le fermier tira sur les rênes de son cheval, toucha de l'index le bord de son chapeau puis regarda attentivement Harry.

— C'est-y pas m'sieur Pye, là ?

— Oui, c'est cela. Harry Pye, du domaine de Woldsly.

Le fermier cracha sur la route, manquant de peu les bottes de l'intendant.

— Lady Georgina Maitland a besoin d'être conduite à Woldsly, dit Harry.

Son expression ne s'était pas modifiée, mais sa voix s'était fait glaciale.

— C'est sa voiture que vous avez vue un peu plus haut.

Le regard du fermier se posa sur Georgina. Il semblait découvrir sa présence.

— B'jour, m'dame. J'espère que vous vous êtes pas blessée dans l'accident.

— Non, assura Georgina en souriant. Mais j'ai vraiment besoin que l'on m'emmène, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Content de vous aider. Y a de la place derrière.

D'un pouce noir de crasse, l'homme montra la charrette. Georgina le remercia et contourna la carriole pour grimper par la ridelle. Mais quand elle en vit la hauteur, elle hésita : les planches lui arrivaient aux clavicules.

Pye vint se placer derrière elle.

— Si vous permettez, madame...

Et sans attendre l'autorisation, il la prit par la taille et la hissa dans la charrette.

— Merci, souffla Georgina.

Elle suivit des yeux son mouvement gracieux lorsqu'il sauta sur le plancher. Quelle agilité déconcertante ! Un chat.

Dont le poids déséquilibra brièvement la charrette. Le tangage fit tomber Pye. Au temps pour le chat...

— Allez-vous bien ? demanda Georgina en lui tendant la main.

Négligeant la main offerte, il se redressa sur son séant.

— Je vais très bien, madame.

Georgina n'insista pas. Elle s'assit et regarda défiler le paysage. Champs gris-vert bordés de murets

de pierres qui apparaissaient ou disparaissaient selon les caprices de la brume. Après la nuit qu'elle venait de passer, elle aurait dû être heureuse d'avoir été prise en charge, même si le moyen de locomotion n'était pas le sommet du confort : la charrette cahotait rudement sur la route. Mais son plaisir était gâché par la réaction de l'intendant face au fermier. Pourquoi tant d'hostilité ? Manifestement, M. Pye et l'homme avaient un contentieux.

Ils gravirent une côte. Georgina avisa sur la colline voisine un petit troupeau de moutons qui semblaient pétrifiés de froid. Ils broutaient et seules leurs têtes bougeaient un peu. Mais quelques bêtes étaient couchées, aussi immobiles que des statues. C'était anormal, songea la jeune femme qui se pencha pour mieux voir. Elle entendit Harry jurer entre ses dents.

La charrette s'arrêta.

— Qu'ont donc ces brebis ? demanda Georgina à son intendant.

Ce fut le fermier qui répondit d'un ton lugubre :

— Elles sont mortes.



— Georgina !

Lady Violet Maitland sortit en courant de Wold-sly Manor, sans se soucier du murmure de désapprobation de sa gouvernante et dame de compagnie, Mlle Euphemia Hope, restée devant les lourdes portes de chêne.

Euphie était une vieille amie, un peu à la manière d'un brave chien. Petite, rondelette, les cheveux gris et le regard doux, elle trouvait à redire en toute chose, marmonnant dans sa barbe.

— Mais où étais-tu ? s'écria Violet. Cela fait une éternité que nous t'attendons et...

Elle s'immobilisa, les yeux rivés sur l'homme qui aidait sa sœur à descendre du peu reluisant attelage.

M. Pye la salua d'un hochement de tête, sa coutumière expression impavide sur le visage. Violet ne comprenait pas. Pourquoi voyageait-il avec lady Maitland ?

— Bonjour, Euphie, lança Georgina.

— Oh, madame, nous sommes tellement contentes que vous soyez de retour ! Le temps n'était vraiment pas idéal pour ce déplacement, et nous avons tant craint pour votre sécurité !

Georgina sourit à la dame de compagnie tout en prenant sa sœur dans ses bras.

— Bonjour, chérie.

La chevelure mandarine de Violet, plusieurs tons plus claire que celle, d'un roux flamboyant, de Georgina, embaumait le jasmin et le thé.

Elle distingua des larmes dans les yeux de la jeune fille.

— Je suis désolée que tu te sois inquiétée, Violet. Mais je ne crois pas être rentrée tellement en retard.

Violet se tourna vers la carriole qui repartait déjà, ce moyen de transport vraiment peu en adéquation avec le statut de sa sœur.

— Pourquoi arrives-tu dans cette... cette chose ?

— C'est toute l'histoire, dit Georgina en repoussant sa capuche.

Sa coiffure était dans un triste état, songea Violet.

— Je te raconterai en prenant le thé : je suis affamée. Nous n'avons grignoté que quelques beignets dans une auberge. Monsieur Pye, vous joindrez-vous à nous ?

Violet suspendit son souffle. Qu'il dise non ! Que cet homme dise non...

— Merci, mais non, madame, fit Pye en esquissant une courbette qui eût convenu à des condoléances. Si vous voulez bien m'excuser, je dois m'occuper de quelques problèmes concernant le domaine.

Violet relâchait son souffle, soulagée, quand à sa grande consternation Georgina insista.

— Ces problèmes peuvent certainement attendre une heure ou deux, monsieur Pye.

Elle souriait, engageante, un beau et large sourire. Mais quelle mouche la piquait donc ?

— Je crains que non, madame.

— Oh, d'accord, allez travailler. Après tout, c'est pour cela que je vous emploie, je suppose.

L'intonation de Georgina était quelque peu suffisante, mais qu'importait ? M. Pye ne prendrait pas le thé et c'était là l'essentiel, se dit Violet.

— Désolé, madame.

Une nouvelle courbette, à peine esquissée celle-là, puis il s'éloigna.

Violet se sentait un peu navrée pour lui. Juste un peu. Pas davantage. Elle passa le bras sous celui de sa sœur et pivota vers le manoir.

Vieux de plusieurs centaines d'années, dressé au milieu des terres comme s'il y avait subitement poussé, il s'intégrait harmonieusement au paysage. Du lierre grimpait jusqu'en haut des trois étages de brique rouge. Ses rameaux étaient soigneusement taillés autour des grandes fenêtres à meneaux. Le toit à pignons était hérissé d'une multitude de cheminées qui évoquaient des acrobates escaladant ses pentes. C'était une maison accueillante, qui correspondait à merveille à la personnalité de Georgina Maitland.

— La cuisinière a fait des tartes au citron ce matin, annonça Violet en gravissant les marches du perron. Depuis, Euphie n'arrête pas de tourner autour.

— Oh, mais non, madame, protesta Euphemia qui les suivait, je ne crois pas avoir fait cela. Enfin, pas pour des tartes au citron. Lorsque nous avons de la tarte aux fruits secs, alors là, oui, j'avoue être très tentée – ce qui manque d'élégance, je le crains.

— Vous êtes un parangon d'élégance, Euphie, assura Georgina. Nous devrions vous prendre en exemple.

La vieille femme se rengorgea comme une poule qui aurait pondu un œuf énorme. Violet ressentit un pincement de honte. Elle rabrouait trop souvent la très chère Euphie, qui l'irritait. Elle fit le vœu de se montrer plus gentille avec elle à l'avenir.

Elles entrèrent dans le manoir par l'imposante porte à double vantail. Greaves, le majordome, les attendait dans le vestibule. Georgina le salua d'un signe de tête. La clarté qui s'infiltrait par les vitres en forme de croissant au-dessus des portes, illuminait les murs beiges et le parquet ancien.

— Alors, Violet, as-tu trouvé à te distraire à Wold-sly? demanda Georgina en traversant le vestibule. Cela m'a étonnée que tu veuilles rester seule ici avec

Euphie. C'est tout de même un peu perdu, comme endroit, pour une jeune fille de quinze ans. Mais tu es toujours la bienvenue, ma chérie.

— J'ai dessiné. Le panorama est tellement différent de celui du Leicestershire ! Et puis, maman commençait à devenir pénible, à la maison. Elle prétend s'être trouvée une nouvelle tumeur dans la jambe droite et elle a acheté à un charlatan belge un baume horrible qui empeste le chou cuit.

Violet échangea un regard entendu avec sa sœur.

— Tu sais comment est maman...

— Oui, je sais, dit Georgina en lui tapotant le bras.

Violet détourna les yeux, soulagée de n'avoir pas à s'expliquer plus avant. Leur mère prédisait sa mort régulièrement. Elle passait le plus clair de son temps au lit, assistée d'une servante patiente et dévouée. De loin en loin, elle devenait hystérique à propos d'un nouveau symptôme menaçant, ce qui excédait Violet.

Les deux sœurs pénétrèrent dans la salle à manger du petit déjeuner. Georgina retira ses gants.

— Maintenant, dis-moi quelle était la raison de cette lettre qui...

— Chut... souffla Violet.

D'un mouvement de tête, elle montra Euphie, qui donnait ses instructions à la petite bonne pour le thé. Georgina haussa les sourcils mais, Dieu merci, comprit tout de suite. Sans ajouter un mot, elle plaça ses gants sur la table.

— Tu devais nous expliquer pourquoi tu as changé de voiture, dit Violet.

— Oh... Ma calèche est sortie de la route hier soir. Très spectaculaire, il faut le reconnaître.

Elle s'assit, posa le coude sur le dossier du siège et appuya sa tête dans sa paume.

— Ensuite, les chevaux sont partis. Il n'est resté que M. Pye et moi au beau milieu de nulle part, trempés jusqu'aux os.

— Oh, bon...



Le regard noir que lui décocha Euphie coupa l'élan de Violet.

— ... sang, acheva-t-elle. Qu'avez-vous fait ?

Plusieurs servantes charriant des plateaux entrèrent à ce moment-là. Georgina fit comprendre à Violet d'un signe de la main qu'elle continuerait son récit une fois les oreilles indiscreètes éloignées. Quelques instants plus tard, Euphie lui remplissait sa tasse.

— Aaah... fit Georgina d'un ton extasié en inspirant profondément, je crois que le thé a tous les pouvoirs. Y compris, dosé en quantité suffisante, celui de guérir les pires affections mentales.

Violet tressautait sur sa chaise, impatiente d'écouter la suite de l'histoire.

— Oui, donc, mon voyage... reprit Georgina. M. Pye, par chance, connaissait une cabane de berger située à peu de distance. Nous y avons passé la nuit.

Euphie leva les yeux au ciel, mains jointes.

— Mon Dieu, madame seule et M. Pye célibataire !

Manifestement, la gouvernante était fort choquée par le fait que Georgina soit restée du crépuscule à l'aube en tête à tête avec un homme. Qu'elle ait eu un accident devenait très secondaire.

Violet roula des yeux.

— M. Pye n'est que l'intendant, voyons, Euphie. Ce n'est pas comme s'il était un gentilhomme issu d'une bonne famille.

Une pause, puis elle ajouta, faisant montre d'un grand sens pratique :

— De plus, Georgina a vingt-sept ans. Elle est trop vieille pour que cette affaire crée un scandale.

— Merci, chérie, dit Georgina sèchement. Merci beaucoup.

— Un scandale ! s'écria Euphie, serrant convulsivement sa soucoupe. Nous ne devons pas nous permettre de plaisanter avec le mot « scandale » !

— Non, bien sûr que non, intervint Georgina d'un ton apaisant tout en fixant sa sœur qui refrénait visiblement l'envie de rouler de nouveau des yeux.

— J'ai bien peur que toute cette excitation ne m'ait fatiguée, remarqua la gouvernante en se levant. Cela vous contrarierait-il que je m'octroie quelque repos, lady Violet ?

— Non, pas le moins du monde, s'empressa de répondre la jeune fille tout en réprimant un sourire.

Chaque jour après le thé, avec la régularité d'un coucou suisse, Euphie trouvait un prétexte pour s'offrir une petite sieste. Tablant sur les immuables habitudes de la gouvernante, Violet avait attendu qu'elle ait son coup de fatigue habituel.

La porte se referma sur Euphie. Georgina regarda sa sœur.

— Alors, Violet ? Ta lettre était incroyablement théâtrale, chérie. Il me semble que tu as employé le mot « diabolique » à deux reprises à propos d'une certaine situation. Or il me semble hautement improbable que dans ce Yorkshire où tu m'as fait venir, il se passe quelque chose de diabolique. Ce comté est l'endroit le moins diabolique qui soit. J'espère donc que tu as de bonnes raisons, car j'ai dû refuser cinq invitations, dont le bal costumé d'automne des Oswalt. Or, paraît-il, ce bal sera très scandaleux cette année. Mon Dieu, si Euphie m'entendait...

Violet se pencha vers elle et chuchota :

— Ce que j'ai à te dire est important : quelqu'un empoisonne les brebis en pâture sur les terres de lord Granville.

— Oh ? fit Georgina en mordant dans une tartlette au citron.

— Oui ! Et l'empoisonneur vient de ton domaine ! Peut-être même de Woldsly Manor.

— Nous avons effectivement vu quelques moutons morts, en chemin.

Violet bondit sur ses pieds, puis se mit à faire les cent pas.

— Ne te sens-tu donc pas concernée, Georgina ? Les serviteurs ne discutent que de cela ! Les fermiers parlent à mots couverts d'une sorcière, et lord Gran-

ville a dit que tu serais responsable, si l'empoisonneur se révélait appartenir à ce domaine.

Georgina avala son dernier morceau de tarte.

— Vraiment ? Comment sait-il que les brebis ont été délibérément empoisonnées ? Ne pourraient-elles avoir simplement mangé quelque chose de mauvais pour elles ? Ou être mortes de maladie ?

— Elles sont mortes subitement.

— Donc, maladie, dirais-je.

— Des morceaux de plantes vénéneuses ont été trouvés près des cadavres.

Georgina se servit une nouvelle tasse de thé. Elle affichait une mine amusée.

— Si nul ne sait qui est l'empoisonneur... car nul ne le sait, n'est-ce pas ?

— Non.

— Dans ce cas, comment peut-on conclure qu'il vient de Woldsly ?

— Les empreintes ! assena Violet, mains sur les hanches.

Georgina leva un sourcil.

— Avant que je t'écrive, ils avaient trouvé dix moutons morts dans le pré d'un fermier de Granville. Juste après le ruisseau qui délimite les deux propriétés. Des empreintes de pas dans la boue paraient des cadavres, allaient vers la rive du ruisseau et, de là, continuaient sur la rive opposée, sur *tes* terres.

Georgina prit une autre tartelette.

— Il n'y a pas là matière à fouetter un chat. Je ne vois pas en quoi des empreintes de part et d'autre du ruisseau impliqueraient que la personne venait de Woldsly.

— Georgina ! Nul, chez lord Granville, n'a de raison d'empoisonner les brebis, mais quelqu'un de Woldsly en a !

— Ah bon ? Et qui donc ? s'enquit Georgina en s'appêtant à mordre dans sa tartelette.

— Harry Pye.